

---

## Comment te dire adieu

Ivy Choi

**D**epuis quelques jours, tout ce qu'il voit, c'est du gris. Les nuages qui chassent le soleil, le béton, l'acier et le bitume, le trottoir mouillé après la bruine qui tombe sporadiquement, bref l'urbanité. Désespérément grise. Henri n'aurait jamais imaginé passer sa vingtaine à attendre dans des embouteillages, coincé dans une monotonie journalière. Aucun véritable projet, aucune aspiration : rien que des lubies et des rêveries irraisonnées. En deux mots : le circuit habituel.

Et pourtant, les passagers qu'il embarque l'amuse et le divertissent avec leurs bavardages, leurs jérémiades, leurs silences, leurs mimiques. Il a l'impression de zapper entre les chaînes. Parfois, ils le prennent pour un psychologue, livrant le récit de leur vie ou dévoilant un vécu douteux. D'autres fois, il est presque invisible, comme si son taxi roulait tout seul.

Limité à ce qu'il voit dans le rétroviseur, Henri imagine le reste pour tuer le temps. Il se souvient d'une femme aux cheveux

blonds, maquillée soigneusement. Elle apportait avec elle un lourd silence qui remplissait le taxi. Après avoir brièvement indiqué sa destination, elle était restée muette et inerte sur le siège arrière tout le long du trajet. Henri l'imaginait à table chez elle, avec cette même immobilité et cet air de dédain. Quelle créatrice de malaises !

Certains sont plus agréables et racontent leur journée avec plaisir. Tous les lundis soir, par exemple, il prend le même passager devant la même grande banque internationale : un monsieur aux cheveux roux et complet veston. Ensemble, ils se plaignent de la météo, discutent de foot ou des films à l'affiche. Néanmoins, chaque fois que l'homme lui tend des billets pour payer sa course, Henri ne peut s'empêcher de le jalouser. L'alliance que porte son client affiche son statut de bourgeois costume-cravate à la vie bien rangée. Henri revient à la réalité : malgré leur rapport plus ou moins amical, il n'est qu'un chauffeur de taxi.

Au bord de la rue, les gestes frénétiques d'une femme dans la quarantaine attirent son regard. Henri arrête la voiture à son niveau. Elle balance son énorme sac marin à l'arrière et monte rapidement.

— À l'aéroport, s'il vous plaît.

Henri lui fait signe en hochant la tête mais elle l'ignore ; son regard est déjà distrait, fixé sur le monde extérieur. Il répond donc avec un simple « oui madame » et démarre. Il soupire intérieurement, mi-soulagé de ne pas avoir à parler de la pluie et du beau temps et mi-déçu aussi. Mais après une vingtaine de minutes, le silence qu'observent les deux personnes est rompu par

une sonnerie aigüe. Henri entrevoit sa passagère sortir vite son portable.

— Allo ?

À l'autre bout du fil, c'est un homme qui répond. Henri ne parvient pas à discerner ce qu'il dit. Pourtant, la réaction de sa passagère est immédiate. Ses sourcils se froncent et elle écoute, les lèvres pincées.

— Oui, oui... Non, mais non chéri. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Non, je ne suis pas vexée ! C'est pas du tout parce que je suis vexée ! Non, tu ne comprends pas.

Elle pousse un soupir un peu exagéré. Henri l'entend tapoter sur le siège avec impatience.

— Tu sais très bien, la famille, c'est compliqué. Il faut que je sois là. Je ne peux absolument pas rentrer avant que la situation ne se normalise un peu.

Henri s'efforce de se concentrer davantage sur la route. Or, lorsqu'il regarde par-dessus son épaule avant de changer de voie, il remarque l'expression de la femme, loin d'être neutre.

— Je—je suis à l'aéroport. On en reparlera. Oui oui. A plus.

Et elle raccroche. Henri gare le taxi. Elle paie et, sans attendre la monnaie, part brusquement avec son sac, se précipitant vers le terminal.

Henri jette un coup d'œil à sa montre. 13h38 : bel et bien le temps de faire une pause. Il s'arrête à un stationnement et sort se dégourdir les jambes. Il ouvre la porte arrière dans l'intention de s'asseoir et de fumer une cigarette. C'est alors qu'il remarque une

pochette en cuir sur le sol. Il la ramasse, en caresse la matière : du cuir de qualité. Il l'ouvre, afin d'examiner le contenu, et se justifie intérieurement que c'est dans le but d'identifier le propriétaire. La photo sur le permis de conduire confirme que la petite trousse appartient à la femme qu'il vient de déposer. Henri hésite avant de continuer sa fouille, mais finalement sort le reste : une enveloppe non cachetée, un billet d'avion, cent cinquante euros et une photo jaunie cachée derrière quelques cartes. Il retire doucement un papier replié de l'enveloppe et lit l'écriture fine et serrée au crayon : *Sébastien, je suis désolée, je regrette énormément ce que je vais te dire mais je ne veux rien te cacher. Sache que ma décision n'a pas été prise à la légère. Je ne peux plus...*

Henri secoue la tête, se sentant gêné d'avoir pénétré l'intimité de ce drame. Toutefois, c'est la photo du couple qui l'intéresse le plus. De profil, c'est la même femme, avec un sourire tendre qu'Henri n'aura pas eu l'occasion de voir par lui-même. Un homme aux cheveux roux effleure sa joue de la main, montrant par ce geste une alliance en or qu'il reconnaît.

Il relit vite la lettre entière. Et s'il intervenait ? Que faire ? Quoi dire à cet homme qu'il connaît si peu et dont il n'est que le simple chauffeur de taxi ? Déchiré, Henri range la pochette de la femme dans la boîte à gants.

C'est à ce moment-là que son portable vibre. Le numéro du bureau central apparaît sur l'afficheur et coupe court son monologue intérieur.

— Oui, bonjour !

— Salut Henri, as-tu trouvé une trousse par hasard ? Ou

bien une carte d'identité, celle de Camille Richard ?

Malgré le fait que personne ne peut le voir, il hausse les épaules.

— Une trousse, tu dis ? Non.